



LA MÉDIATION CULTURELLE EN CONFINEMENT :

PASSE LE MOT

Guylaine Massoutre
Montréal, 13 mai 2020

En cette ère de confinement qui circonscrit l'espace habité et habitable, duquel nous tirons moyens et ressources pour faire face, via écrans, au monde comme presque hors d'atteinte par-delà nos fenêtres : comment cultiver l'imagination et la disposition au partage nécessaires au travail de médiation culturelle ? Massoutre évoque le besoin de créativité qui est le nôtre, et nous rappelle qu'il est impossible de vivre 24 h/24 h sur Internet ; il faut s'extraire des nouvelles machines de savoir pour trouver ailleurs matière et envie de transmettre pour animer la sphère collective. Un texte comme une respiration, une flânerie poétique urbaine.



Guylaine Massoutre

Qui vive ? Comment, à l'ère de la globalité, répondre à la soudaine incarcération ? Comment repenser notre rôle dans le brusque tournant imposé au mode relationnel des existences partagées ? Voici que le slogan *Le monde me parle*, porteur de sens et de marketing, est subitement renversé, devenant plus inquiétant : *Je parle au monde, mais comment ?*

Je ne joue pas aux échecs. Je ne suis pas confinée au lit, étouffant dans le liège et la moiteur d'une banque parisienne, insonorisée, aseptisée, fumigée. Je ne suis pas enchaînée, gisant dans une geôle du Sud marocain, esprit détaché du corps. Ni emmurée à Sainte-Hélène ou à Alcatraz ni échouée sur un archipel d'Écosse ou de Terre de Feu. Aujourd'hui, désœuvrée d'humanité physique, je regarde des trains traverser mon quartier.

Cette image portuaire des charges céréalières, pétrolifères ou minérales de l'Ouest canadien, transportées à Montréal par des jouets de plus de 180 wagons, illustre à la grandeur d'un continent ce que Jean-Luc Nancy a écrit de Los Angeles : « La ville se dessine au loin (...) : l'idée d'un lieu, d'un nom, d'une manière d'habiter et de passer. »¹

Dans la relation hybride de mondialisation et d'individu, dite civilisation post-historique, la coopération caractérise ce monde synchrone, interrelié par les ordinateurs hyperconnectés, qui permet une autonomie et une autosuffisance intellectuelle. Illusion de compagnonnage, et même réalité de partage, la télécommunication et ses archipels de savoirs, intriqués à mon cadre de vie, reconfigurent mon espace sémiotique, sans attenter à l'impératif nouveau, la « distanciation sociale » imposée pour nous protéger du virus.

1. *La Ville au loin*, Paris, Mille et une nuits, 1999, p.9. L'idée de déambuler, tous déliés et unis par des villes que l'on habite sans se déposer, en flâneurs de la ville, unis par une « hypersémiotisation » (Nancy) de l'architecture et emportés par les « urbanités sans profil » (Nancy) des villes nord-américaines dans une rêverie sans fin, gouverne mon texte.

Ainsi, dans l'espace que je parcours à pied, se dessine le rhizome deleuzien ; je m'intègre au « palais de cristal » de Peter Sloterdijk, j'adhère à sa « *théorie de l'immersion* ou théorie générale de l'être-ensemble »².

Dans le management d'une compensation civilisatrice à la réduction solitaire, où nous constatons qu'un simple virus peut éliminer en un temps record toute personne inapte à gérer biologiquement son immunité, il m'est apparu nécessaire de mobiliser ma capacité à ré-enchanter, à poétiser, à faire parler le monde, privé, au double sens du terme, tout équipé qu'il soit d'organismes dotés d'interfaces performantes. Comment oscille le pendule entre moi, le monde et les entités interpersonnelles associées, en voici un succinct récit.

J'arpente donc mon quartier, déserté pour la première fois. Aucun corps auquel me jauger ; je marche sans finalité, entre suspens de vie et menace de mort. Je vois, au Faubourg des Récollets, persister la tension générale du présent entre le neuf et l'ancien. Je traverse la rue McGill, à l'allure présidentielle, saignant le paysage depuis le quai jusqu'au boisé de la Montagne. D'un côté, des ciels d'ardoise se mirent sur des locaux vides, *start up* et bureaux de vente aux portes barricadées. De l'autre, je m'absorbe sur la pierre triste des tableaux de Hopper.

Voici Ville-Marie, dont l'histoire est inscrite partout : dates, noms français, parlement incendié, compagnies de commerce aux frontons sculptés, entrepôts reconvertis en lofts, condos ou coopératives. Rue des Sœurs-Grises, je m'arrête au mélange architectural façon Soho. Si caractéristiques, les façades, aux empilements de briques rouges, escaliers de fer forgé et noires échelles suspendues, zigzagant sur le vide, me rappellent que, lorsque le feu sévit, tout le quartier flambe.

2. *Le Palais de Cristal. À l'intérieur du capitalisme planétaire*, trad. de l'allemand par Olivier Mannoni, Paris, Hachette, 2006, p.16. Cette perspective ajoute à la note précédente l'idée que la possibilité par chacun-e de franchir désormais non seulement l'espace, mais aussi le temps, dans une globalisation des échanges, des identités et des savoirs, paraît « immuniser » (Sloterdijk) les décideur-e-s d'une solide réflexion sur la globalisation. De là, une certaine ingénuité avec laquelle les pays se protègent du virus, fort de l'idée cooccurrence qu'une accélération de la « globalisation électronique », compensant la séparation des corps, l'emportera en efficacité sur celle, tout aussi réseautique, de sa contagion.

Les écrivains s'y connaissent en confinement³. Avec leurs cent pas de côté, ils savent grossir leur vision du réel, passé, présent ou avenir, dans une goutte d'eau : au centre de la terre, à vingt mille lieues sous la calotte glaciaire, nul ennui, nulle limite à créer la dystopie de Solaria. Pour les rejoindre, qu'on se branche sur le palais de cristal. Autant de bulles autour de corps fictifs en relation avec le milieu humain. Combien, alors, de corps vivants, résistant à l'idée d'un confinement génial et sécurisant ?

Nulle silhouette aux silos, rue Mill, et Farine Five Roses tourne au ralenti. Derrière la forge, ex-station de pompage Riverside, je longe la voie ferrée, piétine la courbe noyée de blé ; je m'enfonce sous l'autoroute, de piliers en ponts, tagués jusqu'au-delà des écluses : les graffiteurs citent George Orwell et Tom Waits. Il y a des signes, des configurations de traces, une scansion de mémoire, potentialité onirique du lieu commun où s'éveille ma marche et que ma démarche coextensive insèrera dans un espace vide d'Internet⁴.

Au 745, rue des Moulins, les transbordeurs déchargent les caissons bleus du roulier Oceanex Connagria, qui retournera à Saint-Jean quand l'Oceanex Avalon quittera Terre-Neuve. Les girafes déposent les conteneurs sur les fardiens. Le ro-ro CTMA Voyageur, il repart pour Cap-aux-Meules. Une flotte de camtars 26 roues attendent leur cargaison. La malterie grince, portant loin. Est-ce le diable, dans les détails ? Des mastodontes d'ADM dépend notre pain quotidien, et des roulants, ma sortie imaginaire du confinement.

3. En exil, Stefan Zweig imaginait une allégorie du monde : « *En créant autour de chacun de nous un vide complet, en nous confinant dans une chambre hermétiquement fermée au monde extérieur, on usait d'un moyen de pression qui devait nous desserrer les lèvres, de l'intérieur (...)* » (Le Joueur d'échecs, 1943.)

4. Tous les noms propres se revitalisent grâce à d'innombrables sites web, selon la métonymie qui fait passer d'un site réel à un autre, virtuel, en une suite exponentielle d'histoires, appelant une métaécriture, interactive, inédite et singulière, condensée pour circuler à son tour à partir de sa propre présence. Pour prolonger cette dynamique oscillatoire, résumée par « Exister ou s'immerger, des synonymes » (Sloterdijk), je renvoie à *Réflexes primitifs* de cet auteur, Payot, 2019, p.139-169.

BIO

Professeure, critique et auteure, **Guylaine Massoutre** détient un Doctorat en littérature québécoise contemporaine de l'Université Paris IV-Sorbonne. Passionnée par le théâtre et la danse, elle a publié, entre autres, *Nous sommes le soleil*, *Femmes sous la dictature* (Varia, 2019), *Pavane* (Le Noroît, 2018), *Matière noire*, *Les constellations de la bibliothèque* (NotaBene, 2013), *L'Atelier du danseur* (Fides, 2004) et *Escale Océan* (Le Noroît, 2003). Elle a collaboré au cahier Livres du Devoir de 1997 à 2017. Elle a reçu les prix Raymond-Klibansky (1996) pour son essai sur Hubert Aquin et Spirale-Eva-le-Grand (2003-2004) pour son essai sur la danse.

À l'arrière règnent le verre et l'acier. Les grues à l'arrêt tendent leurs bras au ciel. Les Caterpillar reposent, gueule ouverte, en caïmans figés. Un Leonard Cohen souriant timbre les boîtes aux lettres. Au ventre des affaires, espace réel où le commerce international est empoisonné, la ville dort pour cent ans.

Tout près, Denis Gagnon a figé ses personnages de scène en vitrine. Hôtel Saint-Sulpice, les nymphes de Jean-Claude Poitras s'illuminent sous la forme de fragiles tuniques de papier froissé. Je remonte au Bogart, oblique vers Victoria-sur-le-Parc, où un projet pharaonique, perclus entre des barricades rouges, me ramène au ventre béant du cœur urbain, léché par la langue pendante de l'autoroute Bonaventure. Tout est mythe.

Rue Peel, j'y suis, les écritures urbaines parlent humain. MR-63, *Take over culturel*, projette de développer durablement Griffintown : cette relève communautaire ranimera-t-elle les wagons recyclés du métro ? Encore le train. Sur la clôture grillagée, adjacente, une ribambelle de figures exhorte à la solidarité. Cœurs d'amour-propre et slogans chauds : *Choisis tes mots*. *Je souris*. *Courage*. *Je décide de ma vie*. *Ma santé*. *Je suis née prête*. *Déterminée*. *Répète*. *Passe le mot*. **Je passe le mot**.

NOTE

Ce texte est le 5^e de la série **La médiation culturelle à l'ère du confinement** proposée par le centre ARTENSO. Huit textes seront publiés chaque semaine entre le 15 avril et le 3 juin 2020.

Une table ronde réunira l'ensemble des auteur.e.s à la fin du cycle, le mercredi 17 juin.